



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 17 (2025)

Histoire d'un récit inachevé : les archives du voyage d'Eugène de Sartiges au Pérou et en Bolivie (1833-1835)

Pascal RIVIALE

www.hisal.org | octobre 2025

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/riviale2025>

Histoire d'un récit inachevé : les archives du voyage d'Eugène de Sartiges au Pérou et en Bolivie (1833-1835)

Pascal Riviale*

Les récits de voyages en Amérique andine sont fort nombreux, notamment au XIX^e siècle. Ils peuvent, pour certains d'entre eux, être remarquablement bien écrits et bien documentés, néanmoins la question de leur fiabilité se pose souvent : l'auteur a-t-il été le témoin direct des anecdotes ou des situations qu'il relate ? A-t-il eu des informateurs, voir des collaborateurs ? Et, plus largement, quelles sont les sources auxquelles il a eu accès ? Autant de questions auxquelles il est souvent difficile de répondre, dans la mesure où les auteurs ne sont pas très transparents en la matière, par manque d'intérêt pour la question, voire par volonté expresse de masquer une réalité moins flatteuse¹. En ce sens, le voyage effectué au Pérou et en Bolivie entre 1833 et 1835 par Eugène de Sartiges, offre un terrain d'analyse particulièrement intéressant pour percevoir les coulisses du voyage : choix de l'itinéraire ; domaines d'intérêt ; personnes rencontrées ; etc. En effet, contrairement à la grande majorité des récits de voyage, pour lesquels nous ne disposons que de la version finale imprimée, les Archives nationales conservent depuis peu (juin 2023) des archives inédites directement en relation avec cette expédition. Jusqu'à présent, l'on ne connaissait Eugène de Sartiges qu'au travers de la relation de son voyage dans les Andes, publié en 1851 par la *Revue des deux mondes* : un texte écrit dans un style alerte et plaisant, mais dont le contenu pouvait paraître anecdotique et un peu superficiel. Les papiers donnés par la famille Sartiges permettent de saisir d'autres facettes du personnage et de son parcours au Pérou et en Bolivie. Après une présentation de l'auteur et de son voyage, on s'arrêtera plus particulièrement sur ses interactions avec les personnes rencontrées au cours de son périple, puis on verra comment Sartiges en a envisagé le récit, passant par diverses étapes, avant de se résoudre à n'en publier qu'une version tronquée.

*Archives nationales, chercheur associé au centre EREA du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (CNRS-Université Paris-Nanterre), membre associé de l'Institut français d'études andines.

¹ Voir par exemple notre introduction au récit de la mission scientifique de Charles Wiener (Wiener 2010).

Un voyage fondateur pour Eugène de Sartiges

Étienne Gilbert Eugène de Sartiges est issu d'une vieille famille de la noblesse d'Auvergne. Il naît à Gannat (où son père occupe alors les fonctions de sous-préfet) le 17 janvier 1809. Après des études de droit à Paris, il obtient en 1830 – grâce à de solides appuis familiaux - un poste d'attaché non rétribué à la légation de France à Rome, puis est nommé attaché rétribué à la légation de France à Rio de Janeiro en 1833. À peine arrivé à son poste au Brésil, il en repart quelques semaines plus tard pour un long voyage au Pérou et en Bolivie. De retour au Brésil fin juin 1835, il y reste jusqu'en 1838, puis rentre en France. Il est ensuite affecté à Athènes, puis à Constantinople. Il effectue un long séjour en Perse (entre 1844 et 1849), puis est nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis. Il est ensuite affecté successivement aux Pays-Bas, en Italie, puis auprès du Saint-Siège. Apparemment désireux de changer d'activités, il est nommé sénateur par Napoléon III en août 1868. À la chute du Second empire, il se retire de la vie publique. Il décède à Paris le 3 octobre 1892.

Le long périple qu'il effectua dans les Andes et sur la côte du Pérou dans sa jeunesse a été vraisemblablement fondateur pour Sartiges ; plusieurs indices dans les archives nous laissent penser que cette aventure fut non seulement marquante pour lui (il en conserva les souvenirs jusqu'à sa mort), mais qu'elle modifia son approche et son sens des responsabilités dans sa carrière diplomatique. La charge de travail n'était apparemment pas trop lourde à la légation de France à ce moment-là, car à peine arrivé à son poste à Rio de Janeiro (17 juillet 1833), il saisit l'opportunité du passage de la corvette française *La Favorite* (commandée par le capitaine Hamelin), en partance pour les côtes sud-américaine du Pacifique, pour s'embarquer fin août à destination du Pérou. Dans une lettre² adressée à sa mère juste avant son départ, Eugène évoque son désir de découvrir le Pérou et plus particulièrement les vestiges archéologiques de la civilisation inca ; sinon, il ne semble pas avoir eu de plan bien précis sur ce qu'il se proposait de faire et de voir une fois sur place. Après une longue navigation par le Cap Horn et le long des côtes du Chili, Eugène débarque à Islay le 18 novembre. Quelques jours plus tard, il est à Arequipa, où il fait la connaissance de Clemente Althaus, un ancien officier d'origine allemande, venu participer aux guerres d'indépendance au Pérou, ensuite reconverti dans le métier de topographe, travaillant pour le gouvernement péruvien afin de dessiner des cartes du pays. C'est cette fine connaissance des localités et des routes dont va bénéficier Eugène Sartiges : les cartes manuscrites (Fig.1) retrouvées dans son fonds d'archives, mises bout à bout, permettent de reconstituer la quasi intégralité de l'itinéraire emprunté.

² La famille Sartiges conserve une transcription de ses courriers réalisée par sa fille, Marie Lee Childe ; les originaux semblent avoir disparu. Dans une lettre datée de Rio de Janeiro, 27 août 1833, Eugène confirme qu'il n'y alors pas beaucoup de travail à la légation et que son supérieur, le comte de Saint-Priest, a donné son aval pour ce voyage, qui théoriquement aurait dû être nettement plus court que ce qu'il fut réellement.



Fig.1 : carte-itinéraire de la région sud du Cusco, dessinée par Clemente Althaus. AN, 816AP/4

Dans un article consacré aux routes et chemins au Pérou à cette période, Isabelle Tauzin-Castellanos a souligné toute la précarité et l'inconfort des voies terrestres praticables dans la *sierra* ; les orientations et les cartes de ce topographe étaient donc extrêmement précieuses pour le voyageur. On observe à travers ses lettres et ses notes de terrain qu'il n'avait absolument pas d'itinéraire prédéterminé : ce sont les circonstances et les informations reçues en route qui ont guidé ses pas au fur et à mesure. Dans ce fonds d'archives on trouve également une série de laissez-passer (Fig.2), établis au Pérou et en Bolivie. Ce type de documents était indispensable pour circuler (*a fortiori* durant cette période où le Pérou était agité par une guerre civile³), mais il est rare d'en trouver des témoignages matériels. Détail intéressant : sur la plupart d'entre eux, on mentionne l'indispensable muletier, le meilleur guide sur le terrain, recruté au fil du voyage dans un des villages traversés, ou bien confié par un *hacendado* ayant accueilli Sartiges au cours de son périple. Sur ces mêmes documents officiels est

³ Les années qui suivirent son indépendance furent pour le Pérou une longue période d'instabilité politique, marquée par les ambitions de plusieurs officiers supérieurs désireux d'accéder au pouvoir suprême : Gamarra, Orbegoso, Salaverry furent ainsi les principaux protagonistes des luttes intestines dont rend compte Eugène de Sartiges dans son récit de voyage.

également mentionné – sans pour autant être identifié formellement – le domestique personnel de Sartiges. C'était apparemment un ancien militaire que Sartiges avait engagé en France ou en Angleterre (d'où il s'était embarqué pour le Brésil). Le voyageur pouvait s'appuyer sur cet homme solide et expérimenté⁴, qui n'apparaît pourtant que par de rares allusions dans le récit de ses aventures andines.

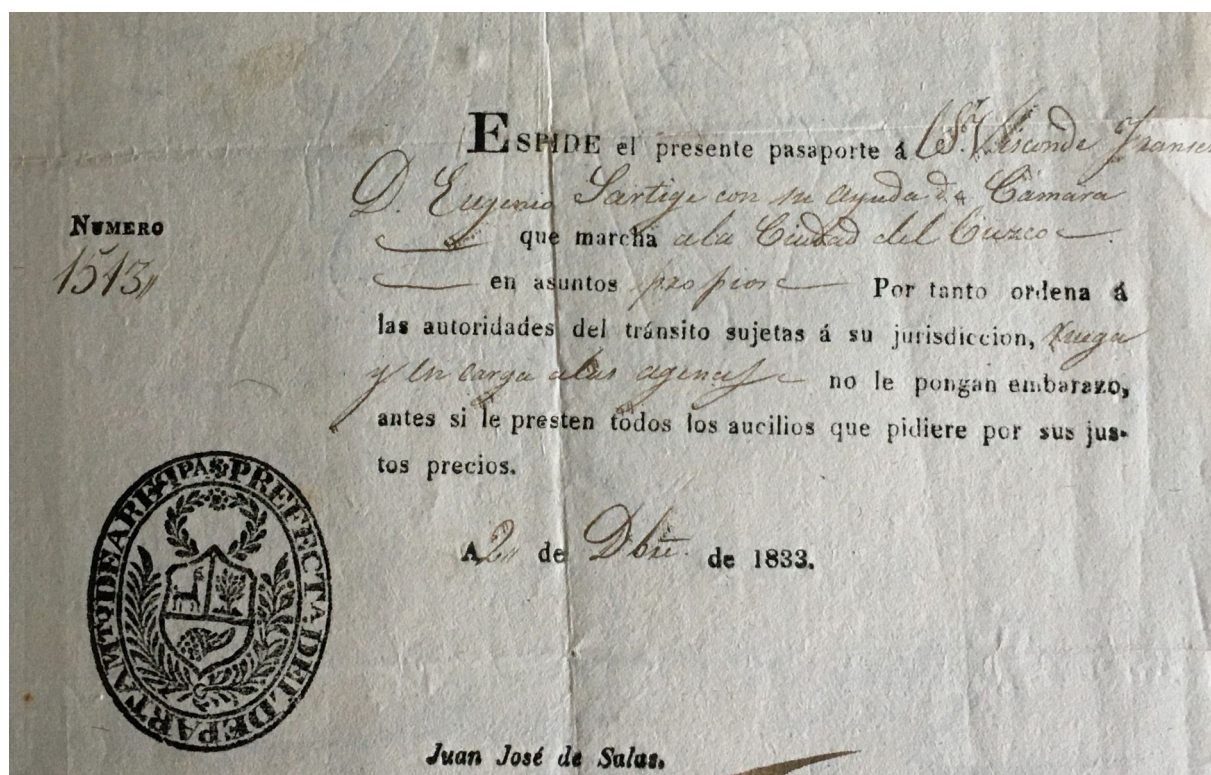


Fig.2 : laissez-passer délivré à Sartiges à son départ d'Arequipa (2 décembre 1833). AN, 816AP/3

On l'a dit, l'un des premiers attraits de Sartiges pour le Pérou résidait dans l'observation des vestiges archéologiques. Ses notes de terrain sont remplies d'observations et d'esquisses architecturales, de prises de mesures et d'évocations de ses fouilles de vestiges rencontrés, tantôt par hasard, tantôt grâce aux indications d'informateurs locaux. Dans un premier brouillon de son récit, Sartiges reconnaît ses limites sur le plan scientifique et affirme sa grande humilité en la matière ; il se contente de faire des relevés qui seront – il l'espère – utiles à d'autres : Je ne me reconnais qu'un seul avantage sur les gens instruits, c'est de ne pas avoir de système par avance [...] ; ce que je vois je l'examine avec toute l'attention possible, et le donne avec la plus entière

⁴ Flora Tristan, qui le rencontra avec son maître à Arequipa, le décrit avec une certaine admiration (Tristan 1999 : 163). Dans une lettre à sa mère, envoyée depuis Valparaíso, Eugène déclare : « je suis très content de mon domestique, il est actif, soigneux, robuste et fort soumis ».

bonne foi : aux gens instruits de tirer parti de la chose, mais je me déclare en toute humilité une sorte de chambre noire physique et morale⁵. Ses premiers émois archéologiques se situent lorsqu'il approche du lac Titicaca, après Puno : il évoque alors les localités de Chucuito, Ylave, "Maiocohamai" (probablement Molloco), où il pratique quelques fouilles de tombeaux, mais surtout en observe, mesure et dessine les vestiges architecturaux. Dans les derniers jours de l'année 1833, il arrive à Tiahuanaco (Fig.3), l'un de ses objectifs majeurs. Avait-il déjà lu quelque chose au sujet de ce site ? Lui en a-t-on parlé en cours de route ? On ne le sait pas précisément. Une fois sur place, il est évidemment très impressionné par l'ampleur du site et son aspect désolé, mais il demeure perplexe quant à l'interprétation qui peut être faite des différentes structures architecturales qu'il pense identifier. Il convient de souligner le fait qu'au moment de son passage sur le site, celui-ci n'a encore fait l'objet d'aucune publication scientifique⁶. Les principales références bibliographiques apparaissant dans les notes et le récit de Sartiges sont Garcilaso de la Vega et Robertson⁷ ; leurs lumières en matière d'archéologie demeuraient limitées pour aider le voyageur dans ses investigations.

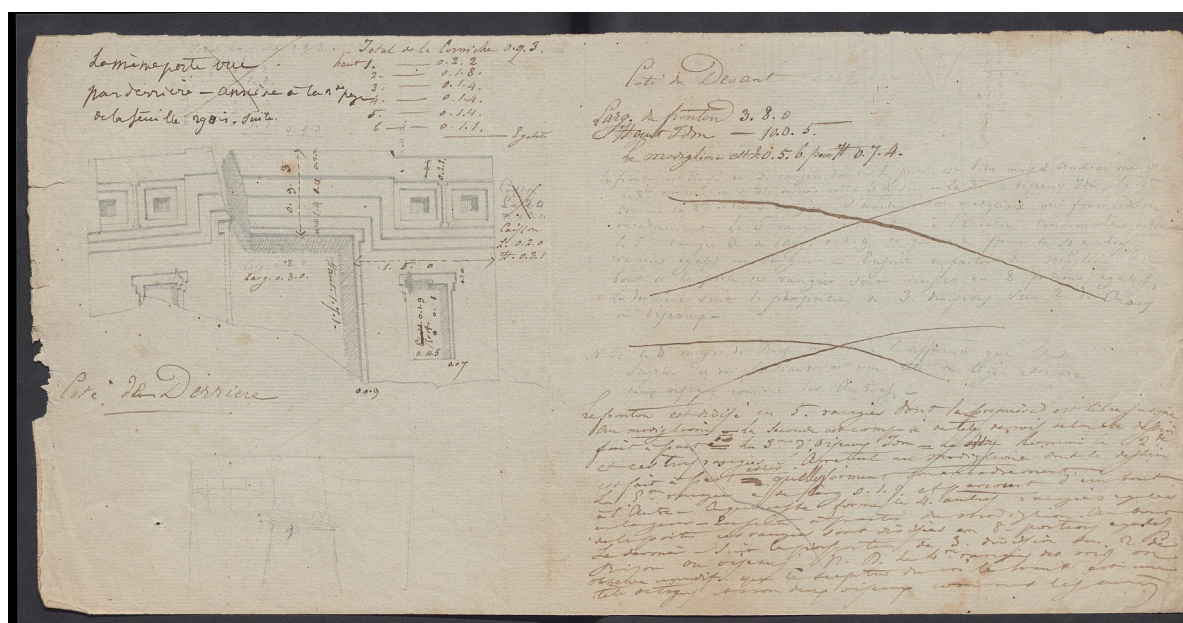


Fig.3 : dessin de la porte du soleil avec annotations par Sartiges (1833 ou 1834). AN, 816AP/2

⁵ AN (Archives nationales), 816AP/5.

⁶ La succincte description qu'en fit James Barclay Pentland en 1826 ne fut probablement pas diffusée ; Alcide d'Orbigny, qui visita Tiahuanaco six mois seulement avant Sartiges, ne publia rien sur le site avant 1839.

⁷ Il mentionne plus exceptionnellement Cieza de León et Herrera, dont il a vraisemblablement eu connaissance au cours de son voyage par l'entremise d'érudits locaux. Parmi ses papiers l'on trouve également des notes de lecture de l'ouvrage de Humboldt, *Sites des cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* (Paris, chez F. Schoell, 1810), mais l'usage qu'il a pu en faire n'apparaît pas clairement.

Peut-être est-ce justement ce manque d'éléments concluants qui a finalement décidé Sartiges à laisser de côté toute cette partie de son récit pour la publication dans la *Revue des deux mondes* ? Alcide d'Orbigny, qui était passé sur le site six mois auparavant, n'avait pas encore publié, mais lorsqu'il le fit, les descriptions de Sartiges durent sans doute paraître trop superficielles pour être retenues. De nouvelles fouilles menées à Cumana, aux abords du lac Titicaca, ont été cette fois couronnées d'un peu plus de succès, puisqu'elles lui ont permis d'en exhumer quelques vases en terre cuite et de grandes épingles en cuivre (*tupu*). Sartiges demeura apparemment très attaché aux antiquités rapportées de son expédition andine, qu'il conserva toute sa vie⁸. Ses héritiers firent don de sa collection au musée d'Ethnographie du Trocadéro quelques années après son décès⁹. Si certaines poteries proviennent très vraisemblablement de ses propres exhumations, d'autres appartiennent à des cultures de la côte nord, région où il ne s'est pas rendu, on peut alors en déduire qu'il s'agit là plutôt d'achats (probablement faits à Lima) ; ce constat est un indice de plus de l'émergence précoce d'un marché de l'antiquité au Pérou¹⁰, bien avant les transferts à l'étranger de grandes collections que l'on connaît pour la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Traversant le lac Titicaca, il remonte lentement vers le nord, en direction de Cusco¹¹, où il arrive début mars et où il reste plusieurs semaines, tant l'antique cité et ses environs le passionnent. C'est durant son séjour qu'il entend parler d'un mystérieux site antique, qui va aiguillonner sa curiosité :

Pendant mon séjour au Cusco on m'a beaucoup parlé de la ville de Choquequirao. Ce sont des ruines à huit journées de Mollepata dans les montagnes, au bord de l'Apurimac. Les uns disent que sont là les débris d'une grande population, les autres qu'il n'y a que quelques maisons couvertes et rongées par les arbres qui depuis 300 ans croissent là en liberté. On ne sait rien d'exact sur Choquequirao. [...] six Indiens y pénétrèrent après d'incroyables fatigues ils en rapportèrent un petit topo d'or et une moitié de topo d'argent. Leur récit est confus, ils ont vu un grand palais, mais les ours et les tigres les ont effrayés, ils sont revenus précipitamment. De là les contes les plus amusants, jamais forêt enchantée n'a contenu plus de murailles en tout genre que Choquequirao. Mais comme de Cusco il faut pour s'y rendre 12 ou 15 journées de chemins épouvantables et faire engager

⁸ Ses collections archéologiques sont mentionnées dans son testament déposé le 3 octobre, et dans l'inventaire après décès dressé par Me Duplan le 15 octobre 1892. AN, MC/ET/LIX/880.

⁹ Ces objets sont aujourd'hui conservés au musée du quai Branly sous le numéro d'inventaire 71.1894.105.

¹⁰ On en trouve en fait les premiers témoignages au XVIII^e siècle, avec le voyage de Joseph Dombey (Riviale 2022).

¹¹ Passant notamment par Sillustani, Pucara, Racchi, Piquillacta – autant de localités et de descriptions qui n'apparaissent pas dans la version finale de son récit publié.

une douzaine d'Indiens chargés de vivres, haches, pioches, etc., [...] tout un chacun parle d'y aller, personne n'y va¹².

Il s'entend alors avec José María Tejada, un *hacendado* rencontré à Cusco, pour monter une expédition pour visiter ce site. En attendant qu'une équipe d'ouvriers soit réunie et que les préparatifs s'organisent, Sartiges remonte vers le nord, jusqu'à Santa Ana, où il entend parler des Indiens « sauvages » qui, venant de la région forestière plus à l'est, font régulièrement le voyage jusqu'à la mission de Cocabambilla pour y faire du troc. Il décide alors de les suivre dans leur chemin de retour jusqu'à leur village, afin de faire connaissance avec ces « Antis » (en fait des Indiens Ashaninka). Cet épisode est un nouvel exemple de l'esprit d'improvisation qui anime le voyage de Sartiges : l'itinéraire évolue en fonction des circonstances, des impossibilités ou des curiosités surgissant soudainement à ses yeux. De retour de la forêt quelques semaines plus tard, Sartiges et ses associés péruviens montent à l'assaut de Choquequirao, le site est perché sur une éminence difficilement accessible du fait de la très dense végétation présente dans cette partie des Andes. Les notes prises dans son journal nous donnent un aperçu de leur pénible avancée :

Horrible journée, marquée par une descente à pic. Arrivée au *valle* Cotacouca [?]. Enfer de *mosquitos*. Nous suivons un torrent sautant de pierre en pierre. Coucher auprès d'une montagne taillée à pic. Nous envoyons brûler les pâturages [sic] que le lendemain nous avons à gravir. La réverbération de la flamme sur ce rocher que nous avons en face est d'un magnifique effet. 5 [juillet] : Gravier des montagnes comme des murailles [...]. Manque d'eau. 6 [juillet] : Nous brûlons les arbustes et les hautes herbes pour avancer. Quand le bois est trop élevé, les Indiens ouvrent un sentier à coups de hache et de serpe. La nuit nous surprend au-dessus d'un précipice. Nous nous arrêtons là et attendons assis et appuyés sur des troncs d'arbres la fin de cette pénible nuit¹³.

Leur exploration du site sera courte (quelques jours) et décevante pour les chasseurs de trésors ; néanmoins, Sartiges s'efforce de faire des relevés et des dessins des vestiges architecturaux. Le voyageur reprend ensuite sa route dans les Andes centrales, passant notamment par le centre minier de Cerro de Pasco, avant d'arriver enfin à Lima en septembre 1834. Là aussi, l'improvisation est au rendez-vous : contrairement à ce qu'il annonce à plusieurs reprises dans ses lettres à sa mère, Sartiges, tombé sous le charme de la Cité des rois, repousse plusieurs fois son retour au Brésil. Ce n'est que début mai 1835 qu'Eugène, à bout de ressources financières, se résout à embarquer sur un navire de guerre français, pour arriver à Rio fin juin.

¹² Archives nationales, 816AP/1, feuille non numérotée de son journal de notes.

¹³ AN, 816AP/1, feuille non numérotée de son journal de notes.

Interactions

Durant son voyage Eugène de Sartiges a collecté un grand nombre d'informations, touchant les domaines les plus divers. En premier lieu l'archéologie, nous avons vu que c'était l'une de ses principales motivations - et cela transparaît clairement dans ses notes. Mais aussi la situation politique et économique : lorsqu'il aborde au Pérou en novembre 1833, le pays est agité par une lutte pour accéder au pouvoir entre les généraux Orbegoso, Gamarra, puis Salaverry, qui aboutira peu après à une guerre interne meurtrière. Ce conflit a bien-sûr eu des répercussions immédiates sur le périple de Sartiges, dans la mesure où il a dû modifier son itinéraire et son programme en fonction des combats et des interdictions édictées par les différents protagonistes. Cette situation a pourtant représenté pour le diplomate en herbe un champ d'observation inédit : ses notes et son récit contiennent de nombreux comptes-rendus, commentaires et transcriptions de proclamations officielles, de témoignages divers. Son analyse de la situation politique, et plus largement de la société péruvienne, est assez critique, et il ne peut s'empêcher d'établir des comparaisons avec les grandes nations européennes, qui sont ici présentées comme des modèles de référence. Au-delà de ces comparatismes un peu faciles et des préjugés de son temps, il convient de souligner sa compassion pour les populations indiennes, laissées pour compte et systématiquement mises à l'écart des projets nationaux. Les informations à caractère économique tiennent aussi une part non négligeable dans ses écrits : à son retour au Brésil, Eugène adressera d'ailleurs au ministère des Affaires étrangères un rapport circonstancié sur la situation politique et économique du Pérou¹⁴, démontrant ainsi à sa hiérarchie ses capacités d'analyse – et écartant peut-être du même coup une menace de sanction, du fait de son absence prolongée de son poste d'affectation à Rio. Mais ses centres d'intérêt vont bien au-delà de ce qui serait simplement attendu d'un diplomate : ses notes, prises par lui ou bien collectées auprès de tierces personnes, concernent les pratiques culturelles, les arts et traditions populaires, les langues vernaculaires, le système des *quipus*. On trouve ainsi dans son fonds d'archives une note sur le site de Tiahuanaco, des listes de plats typiques du Pérou, une description de processions religieuses à Lima, des poèmes écrits en espagnol, en quechua et en aymara, etc. Pour cela, il a pu compter sur quantités d'informateurs : des personnes rencontrées au cours de son périple, mais aussi des amis qu'il a pu se faire durant ses séjours plus ou moins prolongés, notamment à Arequipa, La Paz, Copacabana, Cusco, Cocabambilla, Cerro de Pasco et Lima. Flora Tristan¹⁵, qui

¹⁴ Ce rapport n'a pu être localisé jusqu'à présent aux archives diplomatiques, mais on en trouve deux brouillons dans le fonds Sartiges aux Archives nationales : 816AP/1, "Observations sur le Pérou" (Lima, mai 1835).

¹⁵ Flora Tristan (Paris, 1803-Bordeaux, 1844) était la fille d'un membre de l'élite péruvienne, Mariano Tristán y Moscoso. Après la mort de son père (survenue en 1807), elle entreprit de se rendre au Pérou afin de faire valoir ses droits. Son séjour sur place (1833-1835) fut motif à bien des désillusions. Lorsqu'elle se trouvait à Arequipa, elle fit la connaissance d'Eugène de Sartiges, avec qui elle sympathisa (bien qu'elle le brocarde gentiment dans son propre récit). C'est probablement par son entremise que

avait fait sa connaissance à Arequipa, plaisante son apparente préciosité mais dans le même temps sa curiosité sans limites : « Il recueillait çà et là des renseignements sur les pays qu'il parcourait. Il prenait beaucoup de notes, questionnait les personnes capables et donnait à l'examen des choses une attention assez soutenue »¹⁶. Dans une lettre adressée à sa mère, Eugène souligne lui aussi le bon accueil dont il a joui : « Partout j'ai été reçu avec intérêt et empressement et partout, je puis le dire, j'ai mérité l'un et l'autre »¹⁷. L'attention particulière dont il a bénéficié, tient à son statut social : membre de l'aristocratie française et du corps diplomatique, très à l'aise en société, cet « *ilustre viajero* » - comme le qualifie l'un de ses informateurs boliviens, José María Bozo¹⁸, a ses entrées dans toutes les « bonnes sociétés » locales et auprès des plus hautes personnalités : à La Paz, il est reçu à plusieurs reprises (et même dans son intimité) par le général Santa Cruz, président de la Bolivie ; à Cusco, il rencontre le général Gamarra, président du Pérou (ainsi que sa mythique épouse) et séjourne plusieurs semaines auprès d'une des plus importantes familles de la ville et bénéficie de son réseau de connaissance¹⁹, et il a de nombreuses discussions avec le supérieur du couvent de Santo Domingo sur les monuments anciens²⁰ ; à Lima il partage la loge de théâtre du général Nieto. Au fil de son itinéraire, il est reçu par les curés locaux et les propriétaires terriens, qui lui communiquent également quantité d'informations sur les lieux à visiter et les chemins à emprunter, mettent à sa disposition guides et mules. Le compte-rendu que Sartiges fait de ses rencontres est une illustration éloquente de l'image que chacun se fait du monde de l'autre : les Péruviens et les Boliviens le questionnent avec admiration ou effroi sur Napoléon ; le voyageur, quant à lui, les interroge sur les Incas.

Il évoque certaines de ses rencontres dans son récit même, mais il faut aussi relever les liens d'amitiés qu'il a pu nouer au cours de ses séjours – parfois longs – dans certaines villes. Parmi ses papiers on trouve quelques petites notes à ce sujet, notamment une « liste de mes amis et connaissances à Lima », où apparaissent diverses

Sartiges put rencontrer Clemente Althaus, qui lui remit un ensemble de cartes manuscrites permettant d'envisager son itinéraire durant son périple au Pérou.

¹⁶ Tristan 1999 : 216.

¹⁷ Lettre datée de Cusco, 11 avril 1834.

¹⁸ AN, 816AP/3, "Apuntes para un ilustre viajero", texte en espagnol signé José Maria Bozo, donnant des informations sur l'origine des pierres ayant servi à l'édification du site de Tiahuanaco. Cette note a été donnée à Sartiges lorsqu'il se trouvait en Bolivie entre la fin de l'année 1833 et les premiers jours de 1834.

¹⁹ Isabelle Tauzin-Castellanos suppose qu'il s'agit d'Anselmo Centeno, alors préfet du département et membre fortuné de l'élite cusquéenne (Tauzin-Castellanos 2011 : 30) ; c'est effectivement lui que Sartiges cite nommément dans une version inédite de son récit. Il est possible que ce soit ce dernier, un membre de sa famille, ou bien un proche qui lui ait offert plusieurs transcriptions de yaravis - dont un écrit en quechua -, qu'il a précieusement conservées dans ses archives.

²⁰ Dans un passage non retenu pour la Revue des deux mondes, Sartiges écrit : « j'avais là un ami qui m'affectionnait singulièrement et me révérait presque, tant cela parce que j'avais eu la bonne fortune d'être béni par trois papes différents, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI ». Eugène avait auparavant séjourné plusieurs années à Rome, en tant qu'attaché libre à la légation de France.

personnalités péruviennes, anglaises et françaises²¹. Il y a aussi les rencontres dont il ne dit rien, mais que certains documents attestent ou laissent supposer. Ainsi, c'est le témoignage de Flora Tristan qui vient confirmer ce que l'on pouvait subodorer quant à l'origine des cartes manuscrites retrouvée parmi ses papiers²². De même, la présence dans le fonds d'un plan manuscrit et d'une vue en perspective du site préhispanique de Pachacamac nous permet d'imaginer qu'Eugène a rencontré Eduardo Mariano de Rivero, lequel lui aurait confié des copies de documents iconographiques que lui-même ne parviendra à publier qu'une quinzaine d'années plus tard²³.

Comme beaucoup d'autres voyageurs dans la première moitié du XIX^e siècle, Eugène de Sartiges a acheté (voire commandé spécialement ?) une série d'aquarelles appartenant au registre *costumbrista*, représentant des personnages ou des scènes de rue²⁴. Cette production d'art populaire s'est certainement développée localement (essentiellement à Lima) en réponse à une forte demande de la part des visiteurs étrangers depuis le tout début de la période post-indépendance : Ces œuvres, produites de façon de plus en plus répétitive au fil du temps, étaient perçues par leurs acquéreurs comme des souvenirs, des curiosités, voire des documents à caractère ethnographique²⁵. Certaines des planches présentes dans le fonds Sartiges sont probablement de la main de Pancho Fierro, l'artiste péruvien le plus célèbre dans ce domaine ; elles appartiennent à la période où il commence vraisemblablement à acquérir une forte réputation et se créer une belle clientèle d'amateurs²⁶. Quelques-unes d'entre elles sont en outre exceptionnelles par leur taille, voire leur sujet. Ainsi, une aquarelle représente trois personnages blancs, légèrement vêtus, juchés sur un âne : elle fait explicitement référence à une mésaventure arrivée à Eugène, durant une promenade à Chorillos en compagnie du consul britannique Wilson et d'un officier de marine anglais, Lord Edward Clinton ; tous trois furent attaqués par des *montoneros*, dépouillés de leurs effets et n'eurent d'autre ressource que de rentrer à Lima sur cet animal trouvé en chemin. Il faut supposer que cette anecdote fit les gorges chaudes dans la capitale et

²¹ AN, 816AP/1.

²² Tristan 1999 : 216. En outre, une liste récapitulative des documents figurés présents dans le fonds, écrite de la main de Sartiges lui-même, mentionne explicitement Althaus.

²³ AN, 816AP/4. Ce plan et cette vue, rapportés du Pérou par Sartiges en 1835, correspondent (avec quelques légères variantes) aux planches LIV et LV de l'atlas accompagnant *Antigüedades peruanas*, publié par Rivero avec Johan Jakob Tschudi en 1851.

²⁴ Ces dessins sont conservés aux AN dans leur version numérique sous la cote 816AP/4 ; ils devraient pouvoir être bientôt accessibles en ligne depuis la salle de lecture virtuelle des archives nationales : <https://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/>

²⁵ Natalia Majluf a considérablement renouvelé la vision que l'on peut avoir de cet art populaire (Majluf 2008). Sur la relation entre les artistes péruviens et la France dans ce domaine, voir aussi Riviale 2011.

²⁶ De cette même période on connaît ses aquarelles acquises par le consul Léonce Angrand (conservées à la Bibliothèque nationale de France) et celles provenant de la collection du consul Chaumette des Fossés (pour partie à Yale et pour une autre au Museo de Arte à Lima).

inspira Pancho Fierro ou d'autres artistes (Fig.4) ; Sartiges a eu suffisamment le sens de l'humour pour rapporter et conserver un exemplaire de cette œuvre satirique²⁷.



Fig.4 : dessin représentant Sartiges, Wilson et Clinton juchés sur un âne (1835). Coll. part.

D'autres œuvres sont plus difficiles à identifier et pourraient ne pas être attribuées à ce même artiste ; elles témoignent alors de la présence d'autres artistes actifs au même moment à Lima, présence assez logique si l'on prend en considération le marché potentiel que représentait cette création graphique en regard de la clientèle étrangère de plus en plus importante dans la capitale péruvienne²⁸. Il semble d'ailleurs avoir envisagé d'utiliser les dessins produits par lui ou bien acquis au cours du voyage pour illustrer son récit ; on le voit par exemple sur un dessin (Fig.5), faisant explicitement référence à un épisode vécu par lui et renvoyant à la page 83 de son manuscrit.

²⁷ Il convient de signaler que la collection Chaumette des Fossés, à Yale, contient une version alternative de ce dessin, visiblement de la même main et comportant la même légende écrite en espagnole (Riviale, « La collection de dessins péruviens d'Amédée Chaumette des Fossés », 2022).

²⁸ On peut ainsi se demander si la gouache « Corrida de taureau à Chinchero. Annexe à la page 83 » est l'œuvre de Pancho Fierro, d'un autre artiste péruvien, imitateur du premier, voire si elle n'a pas été exécutée par Hipolyte Jubin, officier de marine français, commandant en second de la frégate Actéon, sur laquelle Sartiges s'embarqua en mai 1835 pour rejoindre Rio de Janeiro. À propos de ce dessin, nous renvoyons à notre essai sur la collection de dessins de Chaumette des Fossés (Riviale 2022).



Fig.5 : « corrida de taureau à Chinchero. Annexe à la page 83 » (1835). Coll. part.

Le récit de son voyage

On sait par une lettre envoyée à sa mère depuis Lima, courant 1835, qu'il songeait déjà à publier quelque chose en relation avec son voyage : « J'ai écrit en France et je pense qu'on me fera un mérite de mon voyage, sinon je publierai mes observations sur ces pays qui, je crois, pourront intéresser le public »²⁹. Pensait-il à un récit de ses aventures ou bien à un livre décrivant plus sérieusement le Pérou dans ses différentes facettes (passées et présentes) ? Le projet était encore sans doute très flou, mais il pouvait compter sur des matériaux assez riches : tout d'abord ses propres notes (Fig.6) et ses esquisses prises pendant le voyage³⁰, dans lesquelles il a puisé pour rédiger son récit. Et ensuite les documents très divers qu'il a pu réunir au cours de celui-ci : les documents collectés, mais aussi les notes prises hâtivement au cours de conversations

²⁹ Lettre à sa mère (Lima, 15 avril 1835).

³⁰ D'un point de vue méthodologique, il convient de souligner ici le fait que la graphie hâtive de Sartiges (avec des lettres mal formées et des fins de mots souvent allusives) rend parfois la compréhension du texte très difficile, tant il peut être difficile de déchiffrer son écriture.

avec des personnes rencontrées en cours de route (des prêtres, des officiers, des gouverneurs, des propriétaires terriens).

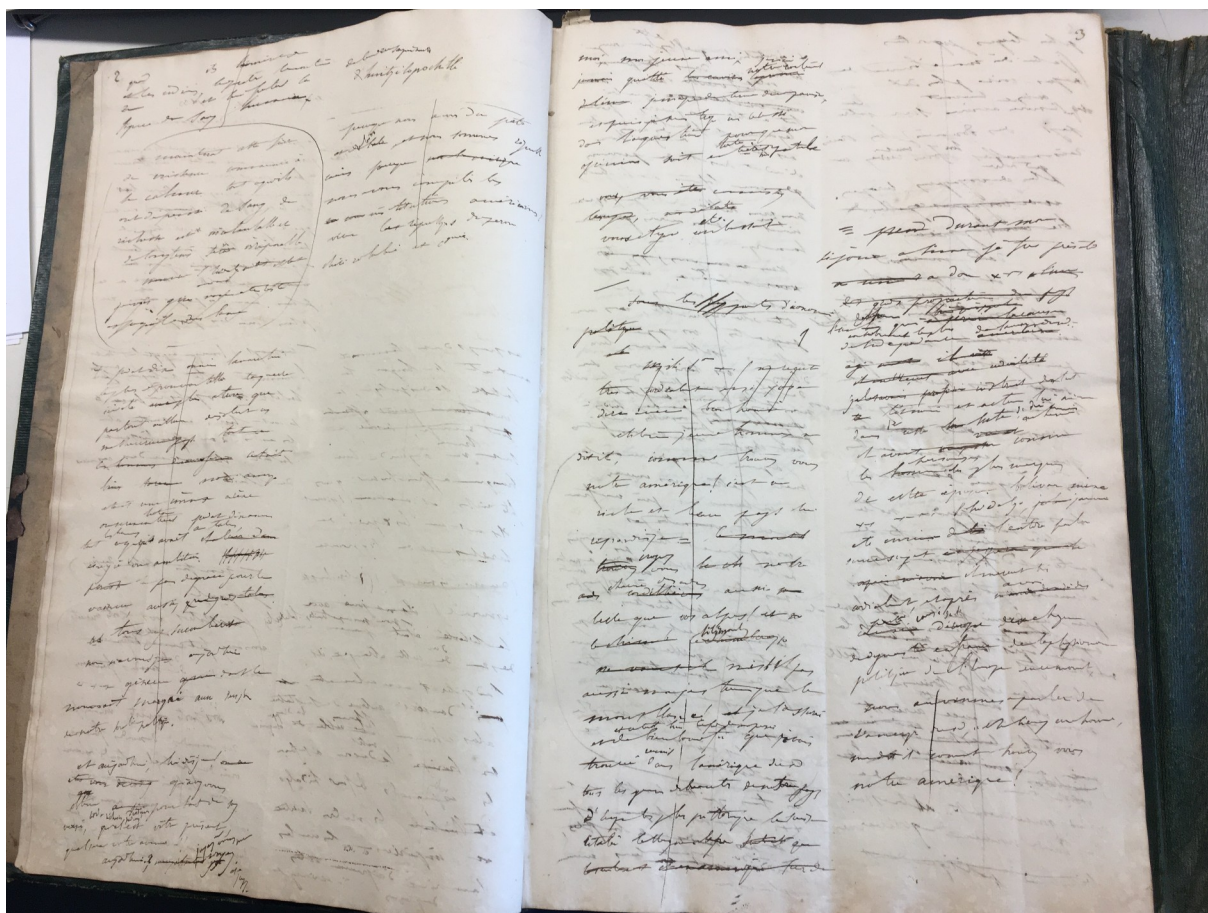


Fig.6 : journal de voyage d'Eugène de Sartiges (1833-1834). AN, 816AP/1

Il n'est pour l'instant pas possible de savoir s'il avait déjà commencé à rédiger son récit lorsqu'il était encore au Pérou, ou bien s'il a attendu de revenir au Brésil pour s'y atteler. Cette entreprise ne s'est en tout cas peut-être pas faite sans difficultés, car il ne semble pas avoir disposé d'une grande aisance d'écriture : dans les premiers jets, la syntaxe est parfois maladroite, le vocabulaire manque souvent de précision (*a fortiori* lorsqu'il s'agit de décrire l'environnement naturel ou les vestiges architecturaux qu'il observe au fil de ses pérégrinations). Indice de ses efforts laborieux, on trouve parmi ses papiers la note d'un lecteur de son manuscrit encourageant Sartiges à reprendre encore son texte :

Continuez, travaillez, retravaillez les scènes incomplètes ; celles qui sont finies doivent vous encourager. Faites la guerre aux détails, cela ne demande

que des heures et de l'attention. La grande facilité, les idées fines, exprimées avec grâce et bonheur méritent bien que vous preniez beaucoup de peine pour achever ; et quand même il vous faudrait perdre quelques belles soirées dansantes, chantantes ou parlantes, vous ou le public y gagneraient trop pour que vous hésitez³¹.

Outre les questions stylistiques, il paraît avoir hésité sur la forme à donner à son récit. Dans le fonds d'archives aujourd'hui aux Archives nationales, on peut en distinguer au moins deux versions. La première prend par moment la forme d'un récit épistolaire : c'est-à-dire un récit linéaire suivant la chronologie de son voyage, entrecoupé de « lettres » fictives dans lesquelles il entre dans des descriptions plus détaillées, des anecdotes, des commentaires³². Finalement, il adoptera la forme plus classique d'un récit suivant le fil de son itinéraire. Le manuscrit semble avoir été plus ou moins achevé en 1838, lorsqu'il rentre en France pour recevoir une nouvelle affectation (en l'occurrence ce sera Athènes). En effet, cette même année il publie dans la *Revue de Paris* un article sur le centre minier du Cerro de Pasco, dont le texte est strictement identique à la dernière version manuscrite de son récit. En introduction à cet article – simplement signé « Comte de S. »), le rédacteur en chef de la revue précise qu'il s'agit d'un extrait d'un ouvrage qui « doit se publier très prochainement ». Mais en définitive, pour des motifs que l'on ignore, ce livre ne sortira jamais : Eugène était-il insatisfait du manuscrit final ? N'a-t-il pas trouvé d'éditeur ? Peut-être aussi ses nouvelles missions – avec des responsabilités croissantes – ne lui ont-elles plus laissé la disponibilité suffisante pour s'occuper de son projet éditorial ? Toujours est-il que les années ont passé et ce projet paraît avoir été enterré. Il l'aurait peut-être été définitivement s'il n'était pas entré en contact avec la *Revue des deux mondes* au milieu du siècle. En 1850, quelques temps après avoir achevé une longue mission diplomatique en Perse, Eugène de Sartiges publie dans cette revue un texte se présentant sous la forme d'une pièce de théâtre, intitulé « La cour de Téhéran en 1845, ou ne réveillez pas le chat qui dort » (c'était un moyen détourné pour présenter au public la situation politique actuelle à la cour persane). Cette même année, Adolphe de Botmiliau (qui avait été vice-consul de France au Pérou entre 1841 et 1848) publie deux articles sur le Pérou (Botmiliau 1850) ; en 1852 c'est Max Radiguet, ancien secrétaire particulier de l'amiral Dupetit-Thouars, qui publiera aussi ses souvenirs de voyage au Pérou (Radiguet 1852). Peut-être la publication du récit de voyage d'Eugène de Sartiges s'inscrit-elle dans cette dynamique, liée à un regain d'intérêt du public pour cette partie du monde ? Le format proposé par la revue ne permet pas, bien entendu, la publication in extenso du récit : il

³¹ AN, 816AP/6, note d'un auteur non identifié (sans lieu ni date).

³² Ce procédé s'observe plus particulièrement en début de manuscrit ; l'un des derniers exemples rencontrés correspond à une lettre adressée à « M. A. de L. », relative à un vase (en fait un brûleur à parfum) vu au musée de La Paz sur lequel il pensait identifier la représentation peinte d'un éléphant, preuve pour lui de l'origine asiatique des anciens « Aymariens » (c'est-à-dire les bâtisseurs de Tiahuanaco).

faut procéder à d'importantes coupures. Sartiges allège la narration, supprime divers développements (notamment concernant la guerre civile), passe sous silence la plupart de ses observations archéologiques (hormis sa visite du site de Choquequirao qu'il voyait probablement comme un petit exploit). Dans la mesure où le fonds d'archives ne comporte pas de version manuscrite strictement identique à la version publiée, il est en l'état actuel impossible de déterminer qui a procédé à ces coupures et à d'ultimes corrections stylistiques : est-ce l'auteur lui-même ou les rédacteurs de la revue ? Sartiges a sans doute été satisfait de pouvoir publier au moins une partie de son récit, néanmoins il considérait que le ton n'était plus en accord avec ses fonctions du moment (puisqu'il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis), aussi écrit-il ceci au directeur de la revue :

Je profite du retard imprévu à la publication du premier article de mes récits de voyage pour vous prier de les signer uniquement des initiales de mon nom E. de S. et non pas de mon nom in extenso. Ces récits assez divertissants pour le public sont peut-être un peu jeunes pour mon âge et ma position et je préférerais un demi-anonymat. Je suis en goût de travail en ce moment, et j'espère pouvoir vous confier un de ces jours, un travail plus sérieux que je signerai tout au long³³.

En définitive, il ne reprendra plus son texte, - dont beaucoup d'informations n'étaient plus d'actualité - mais en conservera précieusement ses archives, dans lesquelles il puisera lorsque Léon de Rosny³⁴, fondateur de la société d'ethnographie, le sollicitera en 1878 pour donner une conférence sur sa visite pionnière du site de Choquequirao³⁵ effectuée 44 ans plus tôt ; ce sera alors son ultime publication.

Conclusion

L'objectif de cet article n'était pas de rentrer dans le détail du voyage d'Eugène de Sartiges dans les Andes, mais plutôt de suggérer les pratiques du voyage et la fabrique du récit qui en est fait. Dans une exposition³⁶ des Archives nationales, dont nous avons assuré le commissariat, nous avons mis en avant le fait que sans leurs guides, leurs interprètes, leurs informateurs les explorateurs ne peuvent pas faire grand-chose. Les

³³ Bibliothèque de l'Institut, Ms.LOV.H.1429-1434, lettre d'Eugène de Sartiges à François Buloz (sans date).

³⁴ Les deux étaient amis proches ; Rosny sollicita d'ailleurs Sartiges en une précédente occasion, en utilisant les dessins qu'il avait fait du « vase à l'éléphant » du musée de La Paz » pour en produire lui-même une peinture à l'huile qui fut présentée dans une exposition organisée par la société d'ethnographie dans le cadre de l'Exposition universelle de 1867 à Paris (Riviale 2020 : 24-26).

³⁵ Signalons que la version publiée de cette conférence (Sartiges 1878) était illustrée de deux gravures exécutées à partir d'esquisses réalisées par Sartiges en 1834, qui se trouvent aussi dans son fonds d'archives.

³⁶ Des voyageurs à l'épreuve du terrain...

archives du voyage de Sartiges dans les Andes illustrent parfaitement ce constat, au travers des interactions établies entre le voyageur et les personnes qu'il rencontre, et des informations qu'il en puise. Cette collecte d'informations a toutefois ses limites : en filigrane de ses notes et de son récit, on perçoit la barrière de la langue ; sa méconnaissance du terrain, de ses habitants ; son absence de formation scientifique ; etc. À travers leurs interactions avec des individus rencontrés sur place, on peut voir les voyageurs comme des passeurs : ils s'imprègnent d'informations, d'idées, de perceptions du monde américain qu'on leur communique, qu'ils retranscrivent – certes en les reformulant et les remodelant – et qu'ils contribuent ainsi à diffuser en Europe, où elles sont de nouveau réinterprétées, adaptées, recyclées. Effectué dans sa jeunesse, ce premier grand voyage a visiblement été fondateur pour lui. Cependant, se trouvant en marge des circuits médiatiques et scientifiques, son expédition est longtemps demeurée une expérience strictement personnelle : l'étape traditionnelle de la publication est intervenue trop tardivement pour que le voyage d'Eugène de Sartiges puisse être reconnu du monde savant. Mais peut-être n'était-ce pas non plus sa volonté ? Il n'avait pas de prétention scientifique particulière ; en revanche il était animé d'une très grande curiosité pour une partie du monde encore très mal connue, qui l'a amené à sortir des sentiers battus, à solliciter quantité d'interlocuteurs, afin de recueillir une grande masse d'informations, qui finalement est restée pour partie inédite.

Bibliographie

BOTMILIAU, Adolphe, « Les Républiques de l'Amérique du Sud. La société péruvienne », *Revue des deux mondes*, tome 6, 1850, p.5-48 et p. 882-912.

Des voyageurs à l'épreuve du terrain : études, enquêtes, explorations (1800-1960). Catalogue de l'exposition organisée aux Archives nationales du 13 avril au 19 septembre 2016. Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales, 2016.

LAVANDAIS E.S. de [Sartiges, Eugène de], « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Aréquipa, Puno et les mines d'argent », *Revue des deux mondes*, tome 9, janvier 1851a, pp. 356-379.

LAVANDAIS E.S. de [Sartiges, Eugène de], « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. La Bolivie, le Haut-Pérou, La Paz, le Cusco », *Revue des deux mondes*, tome 9, mars 1851b, pp. 870-907.

LAVANDAIS E.S. de [Sartiges, Eugène de], « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Les Antis, les ruines de Choquiquirao, le Bas-Pérou, Lima », *Revue des deux mondes*, tome 10, juin 1851c, pp. 1019-1059.

MAJLUF, Natalia, *Tipos del Perú. La Lima criolla de Pancho Fierro*, Madrid, Ediciones El Viso, 2008.

D'ORBIGNY, Alcide, *Voyage dans L'Amérique méridionale (le Brésil, la République Orientale de l'Uruguay, la république Argentine, la Patagonie, la République Du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou) exécuté pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833. Partie historique*. Paris, Pitois-Levrault ; Strasbourg, Veuve Levrault, 1839-1845.

PENTLAND, Joseph Barclay, *Informe sobre Bolivia, 1826*. Traducción al español por el ingeniero Jack Aitken Soux. Potosí, 1975.

RADIGUET, Max, « Lima et la société péruvienne », *Revue des deux mondes*, tome 14, juin 1862, p.1063-1098, et tome 15, juillet 1862, p.546-576.

RIVERO, Mariano Eduardo y Juan Diego de Tschudi, *Antigüedades peruanas*. Viena, Imprenta Imperial de la Corte y del Estado, 1851.

RIVIALE, Pascal, « Entre lo pintoresco, el costumbrismo y la etnografía : relaciones e influencias recíprocas en las artes gráficas peruanas y francesas en el siglo XIX », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, vol.6, 2011.

RIVIALE, Pascal, « Eugène de Sartiges au Pérou (1833-1835), un explorateur si dilettante ? », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, 2020, vol.14.

RIVIALE, Pascal, « Un épisode pionnier de l'archéologie des Lumières : Joseph Dombey au Pérou (1778-1784) », *L'Entre-Deux*, numéro 11(1), juin 2022.

RIVIALE, Pascal, « La collection de dessins péruviens d'Amédée Chaumette des Fossés », in Isabelle Tauzin-Castellanos, Mónica Cárdenas Moreno et Maylis Santa-Cruz (dir.), *Images et représentations du Pérou en France (1821-2021)*. Saint-Denis, Presses Universitaires Indianocéaniques, 2022, pp.65-91

RIVIALE, Pascal, « Eugène de Sartiges dans les Andes. Le voyage d'un archéologue en herbe », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, 2023, vol.16

Comte de S. [Sartiges, Eugène de], « Serro de Pasco », *Revue de Paris*, 1838, p.340-346.

SARTIGES, Eugène de, « L'antique cité de Choquequero », *Actes de l'Institution ethnographique*, nouvelle série, tome 2, 1878, pp. 31-46.

TAUZIN-CASTELLANOS, « Isabelle, Chemins, mules et refuges dans les Andes : le témoignage d'Eugène de Sartiges et de ses contemporains (1833) », in Isabelle Tauzin-Castellanos (dir.), *A pied, à cheval, en voiture : l'Amérique indépendante et les moyens de transport*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2011, p.19-38.

TRISTAN, Flora, *Pérégrinations d'une paria (1833-1834)*. Tome 1, Paris, Indigo et côté-femmes éditions, 1999.

WIENER, Charles, *Voyage au Pérou et en Bolivie (1875-1877)*. Introduction et notes de Pascal Riviale. Paris, Ginkgo éditeur, 2010.